

Juste à temps

Roman de Philippe Curval

LA VOLTE

LA VOLTE *Aucun souvenir assez solide* ALAIN DAMASIO

Juste à temps

::
Conception graphique : Stéphanie Aparicio
Illustration de couverture : Philippe Curval
::
Cet ouvrage a été composé avec les caractères « LaVolte » (pour l'intérieur),
polices exclusives dessinées par Laure Afchain.
© Tous droits réservés.
::
© Éditions la Volte — 2013
Dépôt légal mai 2013
i.s.b.n : 9782917157343
Numéro 0-34
::

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.lavolte.net

Allumant la lampe de chevet au milieu de la nuit, Simon vérifia qu'il se trouvait toujours dans le lit-cage que le maître d'hôtel avait fini par lui dénicher. Contre un pourboire coquet à un valet de chambre pour qu'il libère sa soupenne. À l'idée que la marée du temps le ramène trop vite vers son époque, sans avoir l'occasion de rencontrer les frères Caudron, il s'épuisa en calculs mentaux pour comparer la durée de son premier séjour dans le passé avec ceux de Tania dans son siècle. Manifestement, elle n'avait aucun lien avec les douze heures qui s'écoulaient entre les marées. Cet imprévisible phénomène se révélait donc indépendant des mouvements de la mer résultant des attractions de la Lune et du Soleil sur les particules liquides, terrestres ou atmosphériques ! Plus Simon y réfléchissait, plus il supposait que ces vagues temporelles surgies du néant pouvaient provenir de l'existence d'un corps céleste à proximité de la Terre qu'aucun astronome n'avait décelé, ou d'un nuage mystérieux, composé par un fragment de la masse cachée de l'univers. D'où ces aberrations de la durée qui intervenaient au hasard.

Seul élément certain, si l'amorce du phénomène se manifestait dans son présent, il se renforçait dans l'avenir où vivait Tania. Ses ondes de choc se propageaient à partir d'un lieu, d'une date où il culminait. Pour les déterminer, il aurait fallu interroger des voyageurs en provenance d'un futur ultérieur. Tania n'avait jamais fait allusion à leur existence.

Ces idées tournaient dans sa tête à un rythme infernal, se poursuivaient en cauchemars quand il s'endormait enfin. Puis l'extirpaient quelques instants après du songe dont il sortait comme d'un bac de goudron fondu.

Par l'étroit vasistas percé dans le toit au-dessus du lit, un jour blême s'infiltra. Paradoxe, cet embryon de lumière le plongea dans un sommeil profond.

Des coups violents frappés à sa porte parvinrent à peine à l'arracher de son coma.

« Quoi, quoi ?

— Monsieur Schlossberg vous attend avec impatience. »

Simon bondit, son pied s'agrippa aux montants du lit-cage, il s'aplatit sur le plancher. À moitié assommé, il rampa jusqu'au lavabo, se passa rapidement de l'eau sur le visage, enfila ses vêtements à la hâte, renonça à mettre un col après s'être battu avec le bouton récalcitrant, déboula dans l'escalier en colimaçon. Hagaré, il déboucha dans la cour intérieure. Une De Dion-Bouton ronronnait en vibrant sur ses quatre roues à rayons de bois, capote de cuir dressée tel un nénuphar, pare-brise minuscule, phares ceinturés d'un cuivre rutilant. Les cheveux frisés de Claire, assise au volant, jaillissaient en boucles de son casque en toile.

« Vous avez de la chance que mon père soit patient. Moi, je serai partie depuis longtemps.

— Pour quoi faire ? répondit innocemment Simon.

— Monsieur Holguin a raison, commenta M. Schlossberg en souriant, si nous allons voir les frères Caudron, c'est pour lui rendre service. Après avoir failli l'écraser, nous lui devons bien une compensation.

— Il ne porte même pas de col, comment voulez-vous que nous le présentions à qui que ce soit.

— Tout le monde sait que les Anglais sont excentriques.

— Passez au moins ce foulard autour de votre cou, vous aurez l'air d'un sportsman. »

Claire lui tendit un carré de soie rouge vif. Déclat, son visage se transforma, s'éclaira d'une lueur amusée en le voyant nouer si maladroitement la pièce de tissu. Ses prunelles brillaient doucement au creux de ses orbites profondes, légèrement cernées de bleu, révélant la part secrète de sa personnalité. Elle devait souvent changer d'état d'esprit, pensa Simon. Bien que formée par l'éducation de style "matrimonial" qu'on réservait aux jeunes bourgeoises de cette époque, elle livrait ses sentiments avec une spontanéité désarmante. Intelligente, il la sentait très intéressée par sa propre personne à l'âge où sa beauté attirait les amateurs, mais sans véritable assurance dans ses rapports avec l'autre, l'inconnu. Lui, en l'occurrence. Pas de doute, sa brusque disparition avait dû l'intriguer au point de fantasmer à son sujet. L'accueil qu'elle venait de lui réserver, ses changements d'humeur, le plaisir qu'elle manifestait maintenant en lui offrant une place à côté d'elle n'en donnait-il pas la preuve ?

« Qu'est-ce que vous portez dans votre sac à dos ?

— Ma caméra, voulez-vous la voir ? C'est un modèle unique au monde fabriqué par un chercheur de Bell et Howell. Qui avait déjà inventé un type de film perforé révolutionnaire il y a quelques années.

— J'ai entendu parler de cette firme, dit le père de Claire. Où mon ami Poidevin avait voulu s'acheter une caméra. Mais la seule manivelle est tellement chère qu'il n'y a que Charlie Chaplin pour avoir les moyens de se la payer.

— Des milliers de livres ! Croyez-moi, je ne pourrais me l'offrir. On me l'a prêtée pour mon reportage.

— Comme elle est petite ! s'écria Claire.

— Parce qu'elle ne comporte aucun système de roulement et de défilement.

— Mais où est le viseur ? »

Simon déplia l'écran à cristaux liquides.

« Tout est automatique. Appuyez sur le bouton rouge qui se trouve sur le côté ; l'image que vous voyez sera enregistrée. »

Avec une joie enfantine, Claire braqua la caméra sur lui, fit un lent panoramique jusqu'à son père qui était descendu de voiture.

« Maintenant, appuyez sur le bouton vert pour regarder l'image. »

Elle posa l'appareil sur sa jupe en coutil de coton prune assortie à sa veste cintrée. À la vue de la restitution instantanée de ce qu'elle venait de filmer, ses sourcils se froncèrent, ses lèvres se fermèrent.

« Ne me dites pas que c'est possible, M. Holguin. Vous voulez nous tromper avec un tour de prestidigitation.

— Je crains que ma fille n'ait raison, ajouta M. Schlossberg en examinant à son tour la séquence. D'ailleurs, dites-moi pourquoi ce mot "Sony" est-il gravé sur cet objet que vous prétendez fabriqué par Bell et Howell ? »

« Sony, c'est en hommage au fils de l'inventeur. Mais, réfléchissez bien. Auriez-vous affirmé, il y a dix ans, que René et Gaston Caudron construiraient un engin capable de s'envoler dans les airs ?

—...

— Eh ! bien, c'est la même chose avec cette caméra. Grâce à l'invention de la mémoire électrique, elle n'utilise pas de pellicule et enregistre aussi le son. »

M. Schlossberg se frotta le front, entre la double haie de cheveux grisonnants qui ceinturait sa calvitie en pointe. Puis il grimpa dans la De Dion.

Simon se trouvait coincé entre le père et sa fille qui conduisait d'une main experte, maniant le volant agité de soubresauts quand la voiture roulait sur un nid-de-poule.

Bientôt, ils dépassèrent le gazomètre, dépassèrent le square où des années plus tard serait érigé le monument aux frères Caudron, atteignirent la gare. Simon feignit de s'étonner en voyant l'affluence des voyageurs qui descendaient du tortillard. Ce qui lança M. Schlossberg dans un monologue mélancolique à l'adresse de son hôte, où perçait plus que de la nostalgie, beaucoup de hargne et de regrets aussi :

« Du temps où mon père vivait, quand j'étais encore tout gamin, vers le sud à ma gauche après Port-le-Grand, il y avait une digue qui fermait la baie. À cette époque, c'était la fin des terres, le littoral. La mer venait borner le domaine de l'État. Au milieu des prés, subsistait en permanence une partie grise ou jaune de sable humide, que les flots recouvraient aux équinoxes. À partir de Noyelles, la voie ferrée qui va jusqu'à Calais s'incurvait et s'éloignait vers l'intérieur. Pour aller au Crotoy, il fallait descendre à la gare de Rue, prendre une bonne vieille diligence qui résonnait sur huit kilomètres de silex, entre les hauts fûts des ormes qui bordaient le chemin... »

Simon se retint de prédire que ces arbres seraient un jour fauchés par la maladie. L'heure n'était pas venue de dévoiler sa véritable identité. La révélerait-il jamais ? Schlossberg poursuivit son hymne au temps passé.

« ... Quand nous n'avions aucun bagage, ce qui était rare, nous nous arrêtions à Noyelles pour prendre la route. Tellement sinueuse qu'elle doublait les distances en suivant les digues protectrices. Tantôt à angles droits, elles mordaient la baie, tantôt elles se repliaient dans les champs. À marée basse, nous coupions par les mollières grâce à des planches que des usagers jetaient sur les quelques ruisseaux qui se déversaient directement dans la baie. On peut dire qu'il y a du progrès, aujourd'hui, pour revenir d'Abbeville. À côté de la grande ligne de Boulogne, la compagnie des Chemins de fer du Nord a construit des voies plus étroites qui partent de Noyelles. Celles-ci bifurquent vers Le Crotoy ou vers Cayeux. En quelque sorte, elles enserrent l'estuaire entre deux maigres pinces. Ce n'est qu'un tortillard amoureux des grincements, des zigzags, des rampes brusques qui font perdre la notion de l'équilibre. Ce qui me plaît le plus, c'est de voir apparaître entre les haies les toitures du Crotoy où la fantaisie d'un propriétaire jette, dans le ciel léger, une vision du Bosphore, deux tourelles,

évocation des minarets. »

Profondément ému par la dernière phrase qu'il venait de prononcer, M. Schlossberg fit une pause. Son regard se posa sur les blés qui blondissaient déjà ; puis il reprit :

« Et si nous voulons suivre aujourd'hui la rive gauche en direction de Saint-Valéry, la voie nouvelle nous y conduit ; et par quel moyen ? Les ingénieurs n'ont même pas songé à lancer un pont sur le canal de la Somme, alors qu'il coupe toute communication depuis Abbeville. En revanche, ils ont conçu un travail qui ne manque pas de frapper l'imagination. Dans le train, dès qu'ils l'aperçoivent, les voyageurs se le montrent et s'exclament : "l'estacade". Par beau temps, vous l'apercevriez là-bas, derrière les écluses du bassin de chasses. Ce n'est qu'une espèce de viaduc, soutenu par une suite de piliers en bois fortement fixés dans le sol. Les rails y sont posés sur un tablier rectiligne et noir. Lorsque le train y roule, l'œil aperçoit l'eau ou le sable entre les grosses poutres plus sombres. Une des rares curiosités de la région. Mais vous verrez, si vous avez un peu de temps, demain, nous vous y emmènerons.

— Papa, ne crois-tu pas que tu ennues monsieur Holguin ?

— Pas du tout », répondit Simon.

À l'évocation de ces temps anciens, Simon ressentit un frisson. La réalité d'un autre âge lui traversait l'échine. Il songeait que ces descriptions pourraient enrichir l'ambiance de son film, à condition que Duroy-Lemont lui accorde un budget nécessaire à la recréation de ces paysages, même en images de synthèse.

« Quel jour sommes-nous ?, demanda-t-il.

— Pourquoi, le calendrier britannique n'est-il pas le même que le nôtre ?

— Nous sommes le 28 juin, précisa Schlossberg.

— Pour ces premiers jours de l'été, il fait bien sombre.

— Ne vous y fiez pas. Nous avons connu de nombreuses canicules depuis le début du siècle. Il paraît que nous entrons dans une période de réchauffement climatique. Au point que la cloche de brume qui faisait entendre une sonnerie toutes les vingt secondes depuis le port du Crotoy a été supprimée depuis 1910. Nous devrions avoir du soleil avec l'arrivée de la marée. »

Quinze jours déjà le séparaient de sa première incursion dans le passé. Simon bouillonnait d'impatience à l'idée de visiter les ateliers de construction d'aéroplanes. Mais il ne s'attendait pas, en arrivant à Rue, à découvrir

des bâtiments d'une telle importance. Un ensemble assez hétéroclite édifié à mesure des agrandissements de l'usine : des entrepôts en bois, des ouvrages en brique d'inspiration picarde, des hangars suggérant une houle mécanique par la répétition des verrières orientées vers le nord.

« Que de changements depuis un mois ! s'écria Claire.

— Et tu n'as pas tout vu », répondit M. Schlossberg en s'engageant dans une ruelle qui s'ouvrait au milieu des façades.